



LA PUISSANCE D'UN ENGAGEMENT

Exposition de **Yolande Coomans**

CENTRE CULTUREL D'UCCLE

(Interview dans le « Wolvendael-Magazine »)

Une oeuvre fait art dès qu'elle dépasse son ouvrier. (...)l'art surgit au croisement d'un métier et d'une foi. D'une supériorité technique et d'une humilité morale. La Beauté ne serait que la rencontre, à un point quelconque d'une chaîne artisanale, d'un grand orgueil et d'une grande soumission.

Régis DEBRAY "Vie et mort de l'image"

Le Wolvendael : Devant vos peintures, on est envahi, peu à peu, par le sentiment du temps.

Yolande Coomans de Brachène :

Le peintre a fait la paix avec le temps ; s'il ne s'installe pas dans l'éternité quand il est devant son chevalet, il ne réussira pas son combat avec le tableau.

Le tableau a des exigences d'éternité. Il ne faut pas lui dire : "dans une heure, je veux avoir terminé ce tableau..."

L.W. : Comment et où vous situez-vous, dans le monde de l'art contemporain ?

Y.C. : Je refuse de rentrer dans la famille d'une culture généralisée. Comme tous ceux qui se sont construits dans la solitude, je tiens à y rester. Mon habitacle spirituel, c'est la "caverne" de Platon.

Non, décidément, je n'ai pas le temps de pleurnicher sur les colonnes de Buren. Après tout, une société a la culture qu'elle mérite. Je n'ai pas de temps à perdre dans toutes ces polémiques. J'ai à peindre. Plus le temps passe, plus il y a urgence.

Faire l'œuvre que je dois faire.

Qu'elle soit connue ou reconnue, cela viendra en son temps, je ne suis pas pressée. J'ai l'éternité devant moi...

J'aime la solitude de mon atelier, j'en ai besoin pour mener ma réflexion dans le calme.

Je dois être un peu mystique....

En tout cas "contemplative" plus que femme d'action.



L.W. : Y a-t-il une place dans le monde de l'art contemporain pour des artistes qui ne s'inscrivent pas dans des mouvances "répertoriées"?

Y.C. : Non, il n'y a pas de place pour le peintre qui se refuse à céder aux "tendances"...Je ne fais pas de la "bad painting", je ne m'inscris pas dans une énième "transgression", je ne me soucie pas de problèmes formels, car pour moi le "fond et la forme" ne font qu'un, tout comme le corps et l'esprit ne font qu'un. Cette phrase de Victor Hugo: « **Le style, c'est le fond qui remonte à la surface** » l'exprime génialement. Quand on sait ce qu'on a à dire, la forme vient tout naturellement se fondre, se modeler autour du sens. Cela me paraît tellement évident. Et cette certitude m'a fait gagner beaucoup de temps.

Je n'ai jamais eu à chercher un style, une manière. Figuration et abstraction ont toujours eu partie liée pour moi. Depuis trente cinq ans que je peins, j'ai toujours su ce que j'avais à dire. Le seul combat que je mène, - et il est suffisamment gigantesque pour mobiliser toutes les énergies - c'est celui de capter au plus près mes visions et mes intuitions.

L.W. : Dans une époque où "tout le monde est artiste" et où le monde de l'art est confisqué par 'l'Art Officiel », pourquoi s'obstiner à faire de la peinture ?

Y.C. : C'est vrai, je suis une incurable pécheresse...

Il faut savoir que le métier de peintre est un des plus difficiles au monde ; il demande énormément de capacités réunies, à commencer par la capacité à "résister"...

Mais j'ai la chance d'avoir eu des maîtres en peinture ; dans mes années de formation, contrairement aux apprentis-artistes de ma génération qui refusaient en bloc maîtres et toute autorité, moi je les recherchais. Et jusqu'à ce jour, je n'ai pas cessé de m'en féliciter ; rien de tel, à mon avis, pour construire son jeune cerveau, que d'avoir en face de soi une personnalité fortement structurée à laquelle s'identifier, ou même s'opposer.

Le premier maître, Roger Somville, personnalité forte, marxiste engagé, à une époque où le marxisme interpellait les natures généreuses, ami des peintres muralistes mexicains, et plus particulièrement de David Siqueiros, artiste d'une formidable culture et d'une merveilleuse générosité. Première lecture incontournable pour lui : "l'Histoire de l'Art" d'Elie Faure, suivie de discussions passionnées, autour de Balzac, Maupassant, Bertold Brecht, Victor Hugo, Goya, Rembrandt, Courbet, James Ensor... Ces discussions n'avaient rien à voir avec des conversations de salon. Il n'a sans doute pas réussi à faire de moi une marxiste engagée mais il m'a fait perdre ma peau de "bourgeoise idéaliste"... Tous ceux qui sont passés par l'Académie de Boitsfort, dont Roger Somville était le directeur en même temps que le professeur de "peinture monumentale", sont marqués par son intelligence, ses prises de position engagées, et sa générosité.

Le second maître, à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Paris, était Chapelain-Midy. Je l'avais choisi pour ses qualités d'artiste racé, inscrit dans la grande tradition de la peinture française, Delacroix, Ingres, Corot, Poussin, Bonnard, Cézanne, Matisse... également homme de grande culture et de grande humilité. J'étais très différente de lui, mais il a respecté ma nature. Il m'a transmis le métier de peintre dans toutes ses subtilités.

Ce besoin d'avoir des maîtres n'était pas du tout à la mode dans les années 60... Au contraire, il était de très bon ton de s'afficher comme autodidacte, revendiquant une contre-culture agressive.

Décidément, je ne serai jamais "à la mode" ! Mon fond de tempérament est rebelle, fondamentalement, - ce qui n'est pas la même chose que révolutionnaire, ce que je ne suis pas du tout. - Je crois qu'il est inscrit dans ma destinée que je suis sur terre pour être toujours "à contre-courant". Je me sens bien dans cet état, c'est mon élément naturel, comme un poisson dans son eau.

L.W. : Cela vous condamne à une grande solitude.

Y.C. : Le sentiment de solitude n'est pas nécessairement triste. La solitude favorise l'éclosion des grandes questions métaphysiques.

La solitude forme le "pli de l'âme", durable et profond ; La solitude donne envie d'aller vers des nourritures spirituelles, vous conduit tout naturellement à la lecture, à la musique, à la poésie. La solitude crée du temps, pour ruminer et digérer ces nourritures. Le bruit du monde vous appelle mais on revient toujours à son "heimat". Comme une douce nostalgie des origines du monde. Une enfance solitaire n'est pas uniquement triste.



L.W. : *La lecture, la poésie, la musique semblent avoir une grande place dans votre vie.*

Y.C. : *Les lectures décisives, celles qui ont donné à ma vie un sens définitif, je les ai faites à 16 ans : “Les lettres à un jeune poète” de Rilke et la « Vie de Marie Curie” par Eve Curie. Rilke et Marie Curie ne m’ont plus jamais quittée : je leur suis restée extraordinairement fidèle. Rilke m’a apporté l’intransigeance d’une vocation et la pureté. Marie Curie, le modèle d’une femme géniale, humble et “femme”.*

L.W.: *Mais Marie Curie n’était pas une artiste, comment une scientifique a-t-elle pu vous servir de modèle?*

Y.C. : *Elle a fait une oeuvre et elle n’a jamais quitté la route qu’elle s’était tracée. Elle a aussi été épouse et mère. Il n’y a pas beaucoup de femmes qui réalisent leur génie et leur vie en même temps.*

Pour faire une oeuvre, il faut du temps, beaucoup de temps, de la solitude, de la pensée, et de la vie, beaucoup de vie. Pour faire une oeuvre, il faut aussi avoir souvent fait l’école buissonnière... C’est un peu tout cela qui donnera de la densité à l’œuvre. Et la densité est la seule chose qui m’intéresse.



L.W. : *Comment faites-vous cohabiter la femme, la mère, la pédagogue et le créateur ? Toutes ces “fonctions” font-elles bon ménage?*

Y.C. : *On me pose souvent cette question. J’ai toujours préféré le bonheur à la gloire. C’est évidemment la raison pour laquelle ma carrière de peintre est restée en panne. Je ne le regrette pas. La mère a pris la meilleure place.*

Mais la question de la “femme-créateur” est au centre. C’est parce que je suis une femme que je fais passer toujours la vie avant l’art. Pour une femme, la vie est au centre de tout. C’est même sa raison d’être sur terre, ses racines profondes. Mon art se nourrit de la vie, et non le contraire. (comme cela se passe le plus souvent chez “l’homme-créateur”).

Simone de Beauvoir doit se retourner dans sa tombe, mais le féminisme n’a aucune place dans ma vie. Je suis trop heureuse d’être une femme, d’être une mère, pour avoir envie de changer quoi que ce soit à mon statut. Sincèrement, je préfère m’identifier à Marie Curie, ou à Hannah Arendt, ou à Georges Sand, mais jamais à Simone de Beauvoir.

L.W. : *Ne pas “vénérer” Simone de Beauvoir, n’est-ce pas sacrilège ?*

Y.C. : *Je vous ai déjà dit que j’étais une impardonnable pécheresse... le sacrilège ne me fait pas peur! L’habitude de la solitude entraîne également l’habitude de “n’en penser qu’à sa tête”. Quand j’étais étudiante en philo, nous devions nous intéresser à Sartres (dont la dictature intellectuelle me repoussait mais que j’ai lu par devoir ou par honnêteté intellectuelle). Pour mon plaisir, je me plongeais dans toute l’œuvre d’Emmanuel Levinas, la grande révélation intellectuelle de mes vingt ans. Lui non plus ne m’a plus jamais quittée et encore aujourd’hui, régulièrement, je le relis, pour garder vivante en moi sa pensée.*

En tant que femme, la lecture de Simone de Beauvoir était incontournable, mais quelle punition pour moi... Heureusement, je découvrais en même temps, pour mon plus grand bonheur, Hannah Arendt, un des plus puissants cerveaux du XXe siècle je pense. Une nourriture philosophique dense et lumineuse à la fois. Je lui suis également restée très fidèle. Mon grand regret est de ne l'avoir pas connue.

L.W. : Peut-on concilier l'art et la philosophie ?

Y.C. Pour moi, les deux ne font qu'un. Pour un peintre, lire de la philosophie (ou de la poésie), c'est encore peindre. Je suis peintre depuis toujours et je me pose des questions existentielles depuis que je suis capable de penser. De mes années de philo datent évidemment les grandes questions de ma vie. Après cette horrible dernière guerre mondiale, Dieu a-t-il changé de visage. Comment penser le monde, et comment le peindre? Puisqu'il m'a toujours été évident que c'est par la peinture que je répondrais à ces interrogations.

L.W.: Cela a-t-il encore un sens, à notre époque, de se poser la question de la "responsabilité de l'artiste?"

Y.C. : Le destin m'a fait naître un 10 avril 1940. Par cette date, l'innocence et l'insouciance de l'enfance m'a été enlevée d'une façon définitive. J'ai partie liée, à vie, avec cette guerre. C'est donc de cela qu'il s'agit dans ma peinture. Mon besoin de réfléchir aux grandes questions philosophiques est né de ce jour de ma naissance, un mois avant la guerre.... la question que cette date soulève : "peut-on, après cela, peindre comme avant, sans tomber dans la "paraphrase", le commentaire verbeux? En réponse, je me suis mise, tout naturellement, à peindre des visages, et chaque nouveau visage peint me donne le sentiment de redonner vie à un être humain mort comme une bête dans un camp ; j'oserais même dire redonner une âme. Le besoin a grandi en moi, très tôt, de "réparer". Non pas par culpabilité, mais plutôt par un sentiment de responsabilité. C'est la pensée d'Emmanuel Levinas qui a développé en moi ce sentiment de responsabilité : "le visage de l'autre me regarde". Je veille à sauvegarder l'aspect "unique" d'un visage, son "aura" si on veut.



L.W. : Quels sont les créateurs contemporains qui vous stimulent ?

Y.C. : Quand je cherche autour de moi des modèles de créateurs auxquels m'identifier, je vais chercher assez haut, car je préfère regarder vers le haut ; les médiocres ne m'intéressent absolument pas, cela pollue le regard et mange le temps. Il y a toujours eu très peu de génies par siècle, mais le XXe siècle en a eu d'immenses : Giacometti, Henry Moore, Bacon, Zoran Music, Rebeyrolle, Balthus, Olivier Messiaen, Bartok, Ligeti, Yves Bonnefoy...Ce n'est déjà pas si mal !

L.W. : Ce sont tous des créateurs qui ont oeuvré dans la “continuité” et non dans la “rupture”.

Y.C. : Très bien vu. C'est pour cela que je les choisis. Mais c'est aussi parce qu'ils ont placé l'humain au centre de leur oeuvre.

L.W. : Le “beau”, la “beauté”, ces mots ont-ils définitivement quitté le champ de l'art?

Y.C. : J'aime ces mots ; précisons que le beau est le contraire de “joli”. Je me pose, comme tout peintre, la question du Beau, mais j'emploie ce mot avec pudeur car, en effet, dans le monde de l'art actuel, il est raillé ou méprisé. Le Beau donne à penser. La Beauté est un signe de l'âme. Le Beau est-il terrible ? Vrai ? La Beauté que je recherche n'est pas une beauté idéalisée, comme on la pensait à la Renaissance. Cependant il m'est arrivé, il y a quelque temps, de me trouver devant une peinture de Titien, “l'Amour sacré et l'Amour profane”, chef d'œuvre absolu de l'humanité ; devant ce tableau, la Beauté crève la toile, vous poursuit pendant des jours et des jours. Est-ce que le XXe siècle a définitivement tordu le cou à cette beauté-là ? Je n'arrive pas à y croire.

L.W. : Comment naît une peinture ?

Y.C. : Quand je commence une nouvelle peinture, il y a plusieurs ingrédients qui doivent se rencontrer : une longue méditation, qui précède la peinture parfois de plusieurs années, une petite dose de hasard, qui m'amène vers une direction ou des découvertes que je n'avais pas prévues, et une formidable dose d'intuition, pour aller puiser dans un fond universel d'images archaïques, dans le noir le plus absolu.

L.W. : Cela pourrait ressembler à de la magie ?

Y.C. : Si on veut. Le tableau prend très vite sa vie propre, il faut l'écouter, entrer en empathie avec lui ; c'est le moment de lâcher prise, tout oublier, rester dans une sorte d'ouverture totale, d'état second. L'imagination alors se lève en vous comme une tempête sur l'océan

Soudainement, tous les éléments du tableau sont en harmonie, en “résonance”, c'est l'équilibre, le bonheur, “l'accord parfait”. Plus un coup de pinceau, le tableau est terminé. J'oublie le temps. Comme si le temps était élastique.

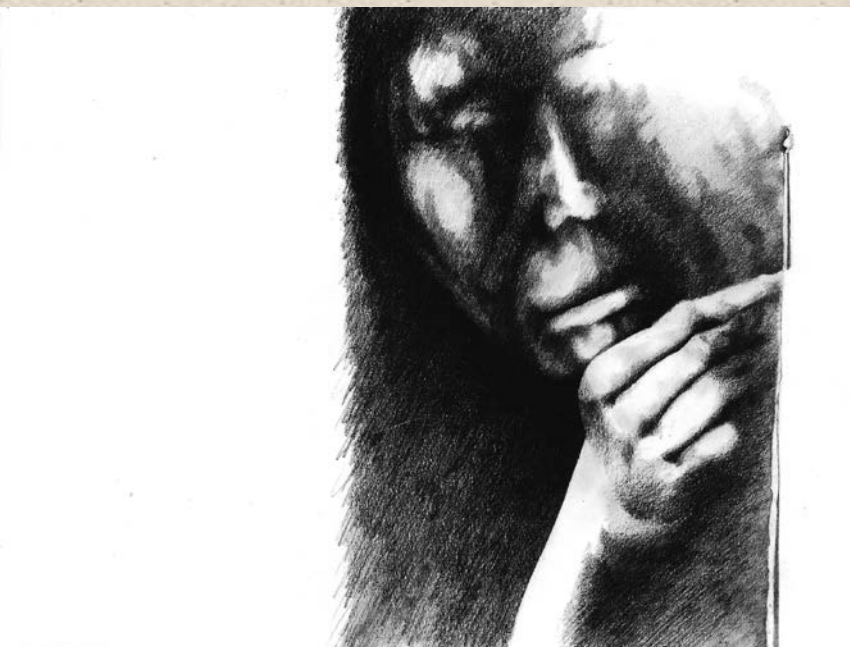
Quand je peins, je m'installe dans l'éternité. J'ai toute l'éternité devant moi.



L.W. : Devant vos peintures, on est submergé de vie, comme dans un monde en perpétuelle parturition.

Y.C. : Je suis un peintre de la vie. Depuis 1940, on ne tue plus pour survivre mais on tue pour assouvir ce qu'il y a de plus suicidaire en l'homme, la destruction de son âme. Nous sommes devenus orphelins de notre âme. Il nous faut reconstruire un nouvel humanisme. Et relire Nietzsche avec de nouvelles lunettes.

Par miracle, l'homme est toujours vivant



Je comprends bien la volonté d'un Julien Gracq ou d'un Louis-René des Forêts de rester caché. Mais un peintre doit sortir du bois quand il expose, et c'est une épreuve dans mon cas.

Vous savez, la femme a l'instinct du bonheur vissé au centre de sa vie.

L.W. : Vous revenez à Bruxelles avec une double exposition. Vous y exposerez des grandes toiles sur des thèmes mythologiques mais également des dessins. Que représente le dessin pour vous ?

Y.C. : L'art du dessin, cette respiration de la main en dialogue intime avec l'être profond de l'artiste, j'ai besoin de le pratiquer presque quotidiennement, comme d'autres font du yoga ou d'autres encore leurs prières.

L.W. Pourquoi montrez-vous si rarement votre travail ?

Y.C. : Il me semblait, jusqu'à présent, que mon oeuvre n'était pas assez mûre, pas assez exigeante, pas assez dense. Et puis, j'ai sans doute un sens trop poussé de la responsabilité de l'artiste, et en même temps, trop peu de goût pour le pouvoir. Peut-on encore employer l'expression "faire une oeuvre", sans attirer le ridicule? Au sens de Poussin, de Tintoret, de Cézanne ; il faut du temps pour concevoir l'œuvre, de la solitude, de la pensée, et surtout de la vie. Car c'est de la vie qu'un artiste transpose et non le contraire. L'art se nourrit de la vie, l'art sans vie est stérile.

L.W. : Pensez-vous être prête maintenant ?

Y.C. : Je commence à l'envisager. Mais pour moi, la reconnaissance a toujours, secrètement, représenté un danger, pour le bonheur d'abord, et pour l'œuvre ensuite.



L.W. : On sent la passion de peindre dans vos oeuvres. Quelle est la place de la technique, du “métier” dans votre démarche ?

Y.C. : Le métier est très important pour moi. Il ne faut pas l'abandonner aux peintres du dimanche. Mais il ne suffit pas de parler de pigments, de médium, d'effets de matière pour qu'il y ait peinture. Il y a encore la notion de construction, de plans, de rapports de valeurs et de tons, de modelé, de réseau de forces contradictoires, d'abstraction, de perspective linéaire ou atmosphérique, de volumes, de points d'équilibre, de rythmes, de vide et de plein, de structure du corps, de rigueur du regard, de “sfumato”, de transparences... Toutes ces notions que mes maîtres m'ont transmises et que j'essaie de transmettre, à mon tour, à mes élèves et qui ne sont rien d'autre que le métier transmis de génération en génération depuis des siècles mais qui ont été déclarées “nuls” depuis 68... Je m'obstine ! Etre peintre pour moi, c'est d'abord un métier d'une exigence absolue, c'est aussi une culture qui doit rester vivante. C'est enfin une manière de “regarder” les choses et les êtres qui m'entourent.

L.W. : Votre parcours est franchement a-typique.

Y.C. : Oui, j'ai même l'impression d'être un peintre “clandestin” depuis trente cinq ans... Mais quand on est peintre dans l'âme comme moi, on peint pour l'éternité... et quand je serai au paradis - j'ai encore le temps - j'espère bien y rencontrer Rembrandt, par exemple, ou Rubens, ou Titien, ou Michel-Ange, et m'entendre dire : “C'est bien ma fille, tu as fait du bon boulot, mais tu aurais peut-être pu être encore plus exigeante...”
Cela me fait du bien de penser à ces artistes-là.

(in “LE WOLVENDAEL Magazine”, 1995)



***On peut donc être Moderne avec les Anciens, grâce aux Anciens.
Comme on peut être contre eux.***

***Le même mot peut recouvrir deux types incompatibles et
contradictaires de rapport avec le temps et avec l'actualité.***

Marc FUMAROLI

"La Querelle des Anciens et des Modernes"



« La Naissance de Venus » 1998
(Huile sur toile, 150X150cm)



« La Victoire de Samothrace »

Faire de la peinture, est-ce une résurgence réactionnaire, une régression, un retour à l'idéalisme du 19e siècle?

Yolande Coomans: Il faut essayer de dépasser les éternels jugements de valeur qui se nourrissent de l'alternance artificielle des tendances et des sensibilités. Sans quoi on retomberait très rapidement dans la position réactionnaire d'un retour à l'ordre. Le métier du peintre, le savoir-faire ne doit pas servir de prétexte à une lecture révisionniste de l'histoire de l'art.

Au fond, toutes ces ruptures successives du dernier siècle ne seraient-elles pas le signe de plaques tectoniques qui s'entrechoquent sous nos pieds? Nous en ressentons les secousses mais n'en comprenons pas le sens. Les raisons profondes de toutes ces turbulences nous échappent encore.

Peut-on encore peindre avec le matériel des Beaux-Arts?

Yolande Coomans: Les censeurs des avant-gardes ont décrété que ce matériel était désuet et que ses effets étaient épuisés. Il me plaît de relever ce défi. J'ai besoin de tous les outils que la peinture a mis au point pendant des siècles pour dire mon univers: la perspective linéaire et atmosphérique, l'espace, le modelé, l'ombre et la lumière, le volume, les plans, la composition, l'équilibre des masses, le détail et l'ensemble, les vides et les pleins. Ces règles là je les accepte car elles ont fait la preuve d'une grande liberté chez les créateurs qui m'ont précédée. Mais ceux qui croient que la peinture se limite à des questions de pigments, à des recettes de cuisine, des procédés et effets de matière ne feront jamais que des croûtes décoratives.

J'aimerais que l'être humain refuse de devenir une pièce d'une grande machine sans âme.

Je pense qu'il faut essayer de se construire soi-même, quel que soit le système qui nous entoure, en se regardant le plus lucidement possible.

IMRE KERTESZ

Que répondez-vous à ceux qui veulent imposer leur volonté d'en finir avec ce désir de créer une illusion sur une toile, au nom du « progrès » en art? Ou est-ce simplement une théorie de plus, destinée à mourir comme tous les dictats de ce siècle?

Yolande Coomans: *En règle générale, je ne me soucie pas des dictats. Mais je connais bien ces théories contemporaines de la table-rase: « L'art est mort, l'art c'est vous » ou encore « le tableau est une vieillerie », les slogans sacro-saints des années 60. Il régnait en ces temps là une sorte d'iconoclastie militante, de contre-culture obligée. Tout semblait dans un forum de mouvements révolutionnaires dont le contenu idéologique était alimenté par un terrorisme manichéen: « à bas le jugement esthétique, la peinture est une pratique bourgeoise et toute culture est réactionnaire par essence... » Le monde de la bien-pensance artistique rejetait systématiquement tout ce qui faisait référence à l'histoire de l'art du passé le plus ancien. Le grand débat dans ces années-là se résumait à: « Yves Klein contre Chapelain-Midy »*

Ceux qui osaient enfreindre ces ordres étaient qualifiés de passéistes ou, pire, de réactionnaires. Quant à moi, dès mon entrée en peinture, (il y a plus de 50 ans) j'avais choisi de m'inscrire dans une ligne de transmission car je n'éprouvais pas le besoin de tout jeter par-dessus bord. On ne peut être véritablement soi-même qu'en se confrontant, dans un face à face loyal, avec les grands créateurs qui nous ont précédés. Pas de rupture donc pour moi, mais un prolongement, en ajoutant ma petite pierre à l'édifice. Je n'ai pas peur des influences, l'affrontement avec mes aînés me stimule, il est riche d'enseignements et, finalement, révélateur de ma propre singularité en même temps que la meilleure garantie d'authenticité.

Où avez-vous trouvé la force, en tant que peintre, pour traverser ce XX^{me} siècle, alors que Marcel Duchamp avait déclaré que « les peintres étaient des imbéciles » ? Après cette déclaration, les artistes qui voulaient s'inscrire dans l'histoire de l'art n'osaient plus prendre un pinceau en mains.

Yolande Coomans: *En effet, je suis entrée en peinture dans les années 60, au moment où les idées sur l'art et sur l'œuvre d'art se mettaient à vaciller dangereusement, sous l'impulsion des « coups de butoir » intellectuels de Marcel Duchamp.*



d'après Delacroix
« Le combat avec l'Ange »



L'Enlèvement d'Europe » 2006
(Huile sur toile, 130X1#30cm)

J'avais également une formation en philosophie et avait lu la thèse de Walter Benjamin sur la « disparition de l'aura à l'ère de la reproductibilité ». Aucun peintre ne pouvait faire l'économie d'une réflexion sur « l'œuvre d'art ».

Mais ce qui m'a sauvée de la tentation de vouloir prouver par une nouvelle théorie, que « l'art commence avec moi... » (très à la mode dans ces années-là), c'est que j'étais investie de visions et d'intuitions qui débordaient toute théorie. Je portais mon « propre fond » en moi. Cette nécessité intérieure, ces intuitions très prégnantes m'ont donné la force de traverser avec indulgence mais aussi beaucoup d'indifférence tous ces mouvements radicaux de table-rase qui ont marqué ce siècle. Sans doute, la lecture à 16 ans, des « lettres à un jeune poète » de Rilke m'a donné, dès le départ, le goût de la dimension de l'intériorité et la certitude absolue que les voix intérieures ont le pouvoir de traverser des montagnes....

Le « Chef-d'œuvre inconnu » (et impossible) du petit roman de Balzac m'a également servi de base de réflexion.

J'avoue n'avoir jamais été tourmentée par le souci de démontrer une nouvelle théorie sur l'art. Mon choix a été de peindre mes visions intérieures avec la plus grande intensité dont je sois capable. Cela reste encore mon seul souci aujourd'hui et jusqu'à la fin de mon parcours, je le crains...



« Jeune Parque » 2005, dessin encre de Chine, plume et lavis



d'après Michel Ange, « le Châtiment de Tytos »

La représentation peut-elle encore faire sens et quelle forme devrait-elle emprunter ? Autrement dit : comment peindre aujourd'hui ?

Yolande Coomans: *Fondamentalement, je crois qu'une image peinte peut encore être subversive, tout simplement parce qu'elle est unique et sujette à interprétations multiples, opposée au multiple des clichés médiatiques.*

L'impact d'une image peinte peut encore faire du sens. Je crois très profondément que la peinture est un noyau dur qui survivra à toutes les crises, à toutes les concurrences et à toutes les analyses.

Mais une peinture qui ne donnerait qu'à voir et ne s'inquiéterait plus de donner à penser ne vaudrait plus la peine d'exister.

Et l'influence de vos contemporains, a-t-elle agi sur vous?

Yolande Coomans: *Dans les années 60, le mouvement « Figuration narrative » m'a beaucoup interpellée. Nous étions, déjà dans ces années là, saturés d'images de pub, de clichés, de dessins de B.D., de bric-à-brac d'objets hétéroclites, ce qu'on appelait le « Pop Art » en Amérique et « Mythologies du quotidien » en France. Les peintres de la Figuration narrative reposaient le problème du récit en peinture mais leurs réponses ne me satisfaisaient pas. Leur mot d'ordre était radical: faire table-rase des séductions de la peinture. Ils cherchaient à concilier l'art et le réel, à faire de l'art avec le réel à l'état brut. C'est sur ce point précis que je me suis positionnée. Moi je voulais continuer d'évoquer le réel avec les moyens de la peinture uniquement, en « transposant » la réalité. Je me sens profondément européenne, héritière d'une longue et riche culture de la peinture.*

Ne confondons-nous pas trop hâtivement les images avec la production visuelle des mass media et la déperdition de sens que nous sommes nous-mêmes en train de générer par ce biais ?

HANS BELTING

«Pour une anthropologie des images »



d'après le Guercin



« Antigone est parmi nous » 1995 (Huile sur toile, 150X150cm)

Je ne vois aucune raison valable de tourner le dos à cette tradition. Pour moi, tout reste encore à dire avec les lois très complexes de la peinture. Il me fallait donc accepter de ne faire partie d'aucune école officielle.

En effet, votre parcours est très solitaire, quasi clandestin. On vous reproche de faire de la « bonne peinture » ou pire encore, de la peinture savante, alors que la mode est à la « bad painting ». Comment vivez-vous cela?

Yolande Coomans: Simplement en allant plus loin que les génies qui m'ont précédée. D'ailleurs, je ne suis pas si seule, il y a des peintres qui marqueront notre siècle d'une manière définitive: Francis Bacon, Paul Rebeyrolle, Zoran Music, Balthus, Morandi, de Chirico, Paul Delvaux, Magritte, Eugène Leroy, Dodeigne... Du « cri » de Munch au « cri » de Zoran Music, il n'y a pas de progrès mais un va et vient entre deux visions intérieures. Nous sommes immergés dans une culture du spectacle, facilement jetable, entretenue artificiellement par des mouvements de modes successives et qui laisse derrière elle un certain goût de cendre.

Il faut sans cesse repenser la longue histoire de ce medium peinture, ses caractéristiques propres, sa capacité à dire, à penser...

Dans mon cas, ce medium épouse parfaitement l'expression de mes visions intérieures.



La mythologie est très présente dans votre œuvre. Quel rôle la mythologie grecque peut-elle encore jouer à notre époque ?

Yolande Coomans: Je cherche à revitaliser des images de notre mémoire collective mais à la lumière de l'histoire contemporaine. Pour qu'une œuvre existe il faut qu'elle produise de l'être, à l'exemple des mythes. Car au-delà de l'histoire des mythes, il se cache des lois ancestrales, les lois de l'âme humaine que les Anciens ont voulu nous communiquer à travers les fables et les mythes. Il n'y a rien de plus contemporain que les mythes. Explorer les archétypes avec mon œil intérieur, c'est rencontrer l'humain dans sa dimension la plus vaste et la plus profonde. La mythologie, de tous temps, a joué le rôle de civilisateur. Je vais puiser dans les mythes les plus anciens, ce sont eux qui m'inspirent et me font rêver.

Antigone, Danae, Pandore, Lilith, Eve, Icare ont encore beaucoup à nous apprendre. Je pense que notre civilisation est loin d'être terminée.

Le dessin est-il une discipline incontournable pour vous ?

Yolande Coomans: Dessiner est la meilleure façon de domestiquer ma vie intérieure qui, sans cela, tournerait à vide.

Le dessin est mon aliment quotidien, comme la cigarette du fumeur. Quand je dessine, avec un bambou, une plume d'oie ou une mine de plomb, outils par excellence de la méditation et du silence, j'entends battre mon cœur et la poésie vient à moi comme la foudre avec l'orage. C'est donc l'acte le plus intime d'un peintre. Mais si la trace qu'il confie au papier ne dévoile pas une parcelle d'humanité, elle restera stérile. Il s'agit donc d'être très vigilant pour que le trait ne sombre jamais dans la virtuosité. Le geste gratuit, virtuose ou seulement « décoratif », c'est cela l'académisme. Mon maître à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Roger Chapelain-Midy, était très vigilant sur ce point et quand on lui demandait de nous l'expliquer, il répondait: « Est académique tout ce qui n'est pas investi par la sensibilité... » Le mot « académique », si riche de sens et d'histoire, a été dévoyé pendant ce dernier siècle. Il est temps de lui rendre enfin justice.

Dans une époque dominée par l'information instantanée et le divertissement de masse, la représentation du corps et du visage peut-elle encore véhiculer du symbolique?

Yolande Coomans: *La crise de la représentation serait plutôt une crise du symbolique. La question qui m'obsède, depuis que je peins, est la suivante: comment réconcilier le corps de l'homme avec son visage? Autrement dit: par quel fourvoiement de la pensée l'homme en est-il arrivé à vouloir éradiquer tout un peuple, le peuple juif uniquement parce que le corps et particulièrement le visage du juif ne correspondait pas à l'idéologie du corps « aryen »? Comment réparer ce monstrueux égarement de la pensée humaine? Comment représenter le corps humain, comment l'investir d'une charge symbolique et avec le plus de densité possible, car si les mediums changent au cours des siècles, le corps humain lui ne change pas. Toute mon œuvre de peintre est mobilisée par cette question.*

Quelle est la famille d'artistes avec laquelle vous vous sentez des affinités?

Yolande Coomans: *Ma sensibilité élective va naturellement vers des peintres tels que Odilon Redon, Spilliaert, Fernand Knopff, Egon Schiele, Gustave Moreau, Caspard David Friedrich, Arnold Böcklin, Hammerschoï, Puvis de Chavanne, de Chirico, Paul Delvaux, Magritte, Balthus...*

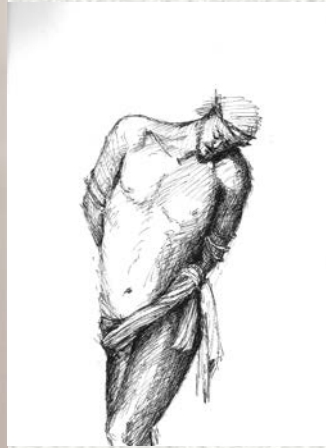
Du symbolisme, du romantisme, du surréalisme, sans pour autant me sentir déterminée par une école en particulier.

Par mes origines belges, j'appartiens à une culture métissée, à la fois nordique et latine, à l'exemple de Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach.

Les brumes du Nord, avec ses forêts profondes, sa lumière blanche, et la richesse méditerranéenne font chez moi très bon ménage.

Et cependant, au-delà de ma famille de sensibilité, je suis totalement fascinée par l'œuvre de Francis Bacon avec lequel je n'ai, à mes yeux, aucune affinité.

Les amours ne s'expliquent pas...



D'après Caravaggio

Quelle est votre position face aux autres modes d'expression artistique, video, danse, installations?

Yolande Coomans: *J'aime énormément la danse contemporaine, ce qui est normal puisque mes interrogations gravitent essentiellement autour du corps et du visage.*

Les videos de Bill Viola m'impressionnent beaucoup.

Les manifestations affiches-dessin dans les villes d'Ernest Pignon Ernest dégagent une force plastique et humaine très fortes.

En règle générale, je suis sensible à tout ce qui véhicule du symbolique, de la poésie ou de la musique. Tout ce qui peut stimuler la sensibilité et l'imagination m'attire irrésistiblement.

D'où ma prédilection pour le mythe, plus mystérieux que le discours, il avance à tâtons, par approches, dans la zone de l'insondable, du mystère. Le mythe est le poème primitif et anonyme de l'univers, l'essence de la vie, le cœur battant de l'homme.

Le rayonnement des mythes, des archétypes est le lieu de toutes les contradictions et constitue donc une source inépuisable pour le peintre.

Quand on se coupe de ses racines archétypales, on tombe dans l'ornemental, l'allégorique...

Est-il plus difficile, pour une femme, de s'imposer en tant que peintre ?

Yolande Coomans: *Non, je ne crois pas. Etre un créateur est toujours difficile, pour un homme comme pour une femme. Je l'accepte. Le bonheur d'être une femme m'a protégée de toute amertume. Je ne me sens victime de rien ni de personne. Je suis un être libre. La liberté est mon vrai capital, je l'ai conquise de haute lutte et je la préserve jalousement.*

La Force de l'encre

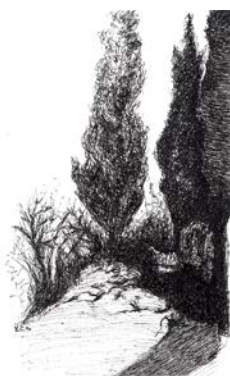
Yolande Coomans exploite toute la richesse de l'encre avec une multitude d'outils: plumes, stylos, bambous, pinceaux... Mais son dessin est différent selon qu'elle travaille d'après nature ou d'après son imagination.

Texte: Valérie Auriel

Photos: Jean-Luc Vallet
(in « Artistes Magazine-mars 2006



Artiste peintre belge, elle vit et travaille à Paris. Peint des nus, des scènes inspirées de la mythologie, des paysages, des portraits, des arbres, des ruines, des visages. Elle donne aussi des cours dans son atelier parisien, l'Atelier des Rosiers, et organise des stages d'été en Italie.



Un croquis précis

Sur le motif, Yolande Coomans réalise des croquis très précis, avec des stylos Rotring, outil bien pratique, qui dispense de recourir au pot d'encre quand elle est en déplacement.



Plusieurs dessins

Une fois à l'atelier, l'artiste installe sur un chevalet différents dessins sur un même motif. Elle s'en imprègne pour créer une nouvelle œuvre, plus libre

Pour elle, le dessin est à la fois une passion et un moyen de s'exercer l'œil et la main...

L'artiste-peintre Yolande Coomans s'efforce de réaliser un dessin précis par jour: cela peut être lors d'une séance de modèle vivant, d'une promenade sur le motif, devant un visage... Elle travaille alors à l'encre, à la plume ou au Rotring.

Ces dessins sont le passage obligé vers une œuvre à la fois plus libre, plus réfléchie.

Yolande Coomans s'inspire de plusieurs croquis pour créer un nouveau dessin. Elle utilise alors différents outils au gré de son inspiration: plumes d'oie, bambous, pinceaux... C'est cette démarche de transposition qui mène à la création. Sans cette pratique rigoureuse du dessin d'observation, le dessin libre ne serait pas aussi nourri.

Par exemple, c'est en regardant avec attention les arbres que l'on prend conscience de l'incroyable richesse des motifs de leur tronc, des mouvements de leurs branches...

Pour ce travail d'atelier, l'artiste s'inspire des techniques de la peinture chinoise.

Elle accorde beaucoup d'importance à la préparation du matériel qui lui permet d'arriver à la concentration nécessaire pour dessiner en toute liberté, en respectant les règles de composition, l'équilibre entre traits et aplats, entre les vides et les pleins...



Dans cette œuvre de Yolande Coomans, les pins au premier plan sont plus foncés, l'arrière-plan est traité dans des lavis légers pour donner un effet de perspective atmosphérique. Les masses sombres des feuillages ont été exécutées au pinceau, les branches ont été dessinées au bambou et à la plume d'oie, taillées en biseau par elle-même. Pour les détails plus fins, elle emploie une plume en métal.. Son choix de pinceaux est d'une grande variété: les pinceaux chinois offrent une richesse de matières et de textures incomparables.



Mise en place

Sur une feuille de papier épais (300 ou 400gr) elle esquisse sa composition, d'un geste spontané et concentré, équilibrant lignes, espaces, volume, pleins et vides.

Pierre à encre

Sur sa table, plusieurs pots d'encre diluée. Elle prépare son encre avec une pierre en ardoise et un bâton d'encre qu'elle frotte pendant de longues minutes, jusqu'à obtenir une encre dense d'un noir profond. Un grand pot d'eau pour nettoyer ses pinceaux.



A lire

Yolande Coomans s'inspire de **Shitao** « Les Propos sur la peinture du moine Citrouille amère » éd. Hermann. De **F. Cheng**: « Vide et Plein, le langage pictural chinois » Editions Seuil. De **F. Jullien**: « Le Nu impossible » Editions Seuil; « La grande image n'a pas de forme » Ed. Seuil; De **Jean C. Lebensztein**: « L'art de la tache, éd. du limon. D'Alexandre Cozens « Nouvelle Méthode » éd. Allia

Yolande Coomans est un peintre européen, avec une solide formation à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts à Paris, (Atelier de Chapelain-Midy).

Elle y reçut un enseignement classique selon la tradition occidentale de la peinture et du dessin à travers les siècles jusqu'à nos jours. Il est de bon ton aujourd'hui de dénigrer l'art dit à tort « académique » et de renier cette tradition qui nous a donné tant de chefs-d'œuvre. Choisir donc de s'inscrire délibérément dans la continuité de cette tradition et, par conséquent, de tourner le dos aux « postures » de rupture et aux dictats de la mode est un engagement très courageux mais aussi très solitaire. Elle assume entièrement ses choix.

Elle retrouve dans l'art de la peinture chinoise des affinités d'âme insoupçonnées. Le moine Citrouille-amère Shitao, peintre du XVIII^e siècle nous a laissé un enseignement précieux dont elle a fait son miel.



Le poète chinois et élu académicien français François Cheng, dont toute l'œuvre est l'aboutissement d'un double itinéraire intérieur a réussi à assumer sa culture d'origine et pénétrer la culture occidentale, tendu vers la recherche de l'Unité, de l'Ouvert.

A l'exemple de cet art chinois, Yolande Coomans cherche à se « ressourcer spontanément au contact des Monts et des Eaux... », école du « Vide et du Plein », mais tout en restant fidèle à sa tradition occidentale. Et, tout comme le peintre chinois contemporain, Gao Xingjan, Prix Nobel, elle est à la recherche de cet état, hors de toute intellection, qui invite à communiquer avec le vaste mystère du monde.

La force vitale parle haut, l'œuvre est au bout du pinceau.



Plume d'oie

Yolande Coomans utilise des plumes d'oie qu'elle taille elle-même pour dessiner. Celles-ci glissent sur le papier sans le blesser.

Bambou

Elle se sert du bambou, taillé en pointe, pour des traits larges et nerveux. Au préalable elle le trempe dans l'eau pour ouvrir ses fibres. Puis dessine à l'encre pure, indiquant par des hachures verticales la complexité de la texture de l'écorce de l'arbre.



Plume métallique

Pour exprimer la délicatesse des feuilles au faite des arbres, elle se sert d'une plume métallique, qui pourra créer des entrelacs légers au trait délicat. Utiliser ces différents outils permet d'obtenir des textures subtiles adaptées à chaque forme et qui font la richesse du dessin. Lavis et trait mélangés forment une composition dont le but ultime sera toujours la recherche de l'Unité.

L'EVENTAIL DES TALENTS



Yolande Coomans de Brachène

L'histoire de l'art est une longue suite de contraintes et de libertés. A l'origine destiné à capturer symboliquement le réel sur les parois rupestres de l'époque magdalénienne, l'artiste en est devenu insensiblement l'esclave. Il devait à son modèle une totale fidélité, se consumant à vouloir donner aux apparences plus de vie secrète que n'en possédait l'objet de son regard. Ainsi Pygmalion fut-il asservi par sa statue et Frankenstein vampirisé par le monstre au point d'avoir été dépossédé de son propre nom. Le grand art byzantin du Moyen-Age est une des premières écoles dont le seul but était de nier le monde pour mieux en exprimer l'âme. Le moine-peintre devait méditer plusieurs jours avant de réaliser son icône.

Notre vingtième siècle a voulu abolir toute dépendance. L'évolution d'un Mondriaan ou d'un Malévitch nous montre l'artiste régnant comme un demiurge sur le seul univers des concepts et, dans l'éther des formes géométriques, aspirant à l'infini jusqu'à faire regretter l'usage ancillaire du pinceau. Cette terndance très intellectuelle, qui finit par rendre le spectateur inutile (et même un peu obscène), ne pouvait évidemment régir les lendemains de la création artistique.

Au confluent de ces deux courants, Yolande Coomans nous offre en prime la richesse d'un tempérament poétique et puissamment imaginaire. Elle a reçu, peut-être malgré elle et en dépit d'une éducation "raisonnable", beaucoup de la sève capiteuse qui vient de notre vieux terroir nordique. Marguerite Yourcenar rappelait que les femmes du Nord pouvaient se donner à l'amour comme des bacchantes et que l'imaginaire de notre peuple se déploie dans la quête de Dieu avec la même vitalité que dans le culte du corps. Mystère de ces chairs lisses,

blanches et douces qui connaissent tour à tour l'éruption d'un feu intérieur et l'ardent désir de disparaître. N'est-ce pas à l'époque de la contre-Réforme qu'on vit chez nous tant de vierges d'une lumineuse beauté charnelle, tout entières possédées par le vertige du sacrifice et du "contemptus mundi", se dépouiller de leurs parures et de leurs cheveux blonds pour s'offrir au désert de la mortification dans des couvents lugubres? On ne comprend pas la peinture "convulsive" de Yolande Coomans si on n'est pas conscient de l'immense ramure qui, venue du fond des siècles, forme autour de son visage un décor d'ombres.

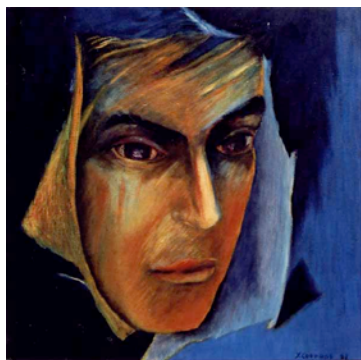
Depuis son enfance elle a décidé de s'exprimer par la peinture ou la sculpture, bien que ses remarquables connaissances musicales et sa sensibilité littéraire forment un environnement qui enrichit de manière permanente son inspiration. Certes tout peintre a son mystère, surtout lorsqu'il exprime des pulsions et des archétypes, comme si un "ange de feu" soutenait son bras et enflérait son corps au moment du contact avec la toile. Les écrivains parlent de "l'écriture automatique" et les disciples de Socrate du "daimon" qui est en chacun de nous et dont l'identité nous est inconnue. Yolande est parfois stupéfaite elle-même de ce qui est sorti du combat de Jacob et de l'Ange.

Il ne faut pas que l'œuvre dépasse les pouvoirs de son auteur. Si l'art n'est plus l'objet de contrôle, il s'égare. Voilà pourquoi Yolande Coomans a voulu se doter d'un métier à toute épreuve. Son premier maître Roger Somville lui a transmis une technique solide, une immense culture de la peinture, le goût de la réflexion et de la remise en question, le sens du monumental et, par dessus tout, l'envie de rester libre, envers et contre toutes les modes et les avant-gardes. Avec son second maître, Chapelain-Midy, à l'école supérieure des Beaux-Arts de Paris, elle continue sur sa lancée, indépendante, rebelle à tous les courants des années 68, et entre définitivement en peinture, comme d'autres entrent en religion. A une époque où les artistes se vantent d'être autodidactes, Yolande apprend son métier de peintre avec humilité et passion, pendant des années.

Dans le chaos de ses dernières créations, on retrouve une connaissance parfaitement maîtrisée des embûches, des chausse-trapes et des difficultés qui bordent le chemin de la lumière. Des expositions internationales ont établi sa réputation sans pour autant donner à celle-ci l'ampleur qu'elle mérite. Car Yolande Coomans est une artiste exceptionnelle, un tempérament de lave, de feu et de souffrance sublimée. On retrouve dans son œuvre l'écho d'un terrible débat intérieur où la sérénité, l'amour, l'altruisme finissent toujours par planer sur les eaux d'une mer tourmentée.

La série "Genesis" qui évoque la création du monde, est à cet égard typique de sa recherche et de ses préoccupations profondes. Une sorte de panthéisme et de communion avec toutes les forces de la Nature s'exprime dans des toiles où les archétypes émergent puissamment dans des giclées de formes et de couleurs. L'orage voisine avec le coucher de soleil sur des océans recouverts de coulées sanglantes. Les astres, la mer, les vapeurs et les jets de matière en fusion cristallisent des moments de poésie pure que l'esprit surplombe. En fait, Yolande Coomans a sur le monde ébouillanté qui se déchire et qui s'aggrave, sur les flammes et les rivières de sang, dans les hurlements et les sanies, le regard paisible du Créateur: "Et il vit que cela était bon." La Terre est une grande matrice en parturition violente et les corps des femmes, qui en sont le plus parfait symbole, semblent encore embrasés et luisants des eaux maternelles dans lesquelles ils ont baigné.





La Femme occupe dans l'œuvre de Yolande Coomans une place prépondérante, non celle de l'être dont on caresse en pensée les douceurs secrètes et les courbes généreuses, mais celle de la Génitrice. En dépit des apparences, les corps féminins aux poitrines lourdes et aux tendons visibles sous une peau brûlante, ne sont pas des formes torturées par le désir, - leur sensualité n'est pas dans l'attente de la chaleur de l'homme - ils sont de superbes pouliches qui engendrent, pareilles à la Vierge de l'Apocalypse, et qui doivent se garder des morsures du serpent. Les hommes ne sont là que pour permettre aux pulpeuses amazones de perpétuer l'ordre du monde. O mythe de la reine des abeilles!

Une autre facette de cet art si personnel et si éloigné de toutes les écoles est la curieuse présence des regards. Regards hallucinés, vidés de toute acuité visuelle par l'effet de quelque brûlement d'entrailles ou de ruminations internes et qui rappellent parfois ceux de l'étonnante déesse aztèque de la Fertilité, regards désemparés, moins tournés vers l'univers qui rougeoit en dehors d'eux-mêmes que vers l'abîme de pensées, vers le tombeau des douleurs incommunicables! L'artiste représente, à l'huile, au fusain ou à la plume, des visages d'une densité fulgurante: habités par le feu qui les consume ou tendus par l'effort qui les tire du néant. Les interrogations qu'ils suscitent sont à la fois celles de Yolande et celles de ceux qui se sentent irrésistiblement attirés par son univers.

Une oeuvre aussi riche et aussi puissante n'est pas uniquement le fruit d'une inspiration luxuriante. Yolande a besoin d'alimenter sa sensibilité à des sources parallèles. Dans le vivier où elle puise force et encouragement, on retrouve des peintres comme Michel-Ange, Rembrandt, Tintoret, Poussin, Delvaux, Zoran Music, Bacon, Rebeyrolle, Caspar Friedrich, et les musiciens apaisés que sont Brahms, Schubert, Messiaen, Ligeti ou Zemlinsky. Etrange contraste entre des artistes puissants, fougues, torturés et d'autres qui ne sont que calme et sérénité! C'est dans ses goûts artistiques que la dualité de Yolande Coomans est la plus évidente. Cette voûte à deux pans est équilibrée par une clé qui est la philosophie, au sens propre du mot, c'est-à-dire, l'amour de la Sagesse. La Sagesse du Dieu de la Bible de notre enfance, ce Dieu qui planait sur les palmiers et les vagues et dont les mains puissantes aux paumes épanouies servaient de gouvernail parmi les nuages, les volutes de sa barbe blanche et ses propres draperies.

La dernière singularité de Yolande Coomans est sa personnalité même. A voir les oeuvres qu'elle expose, on pourrait lui donner le visage de Beethoven à la fin de sa vie ou la chevelure de Méduse. Or rien n'est plus déroutant que de découvrir une femme blonde et aimable, aux yeux clairs, à la voix de jeune-fille dévorée par la passion de l'authenticité. Après avoir discuté avec elle de son métier ou de sa fille Marie-Garance qui poursuit des études de philologie romane, après avoir parcouru en sa compagnie le grand théâtre où se produisent artistes, savants, philosophes, on est étonné de voir quelle place tient chez Yolande le souci de vérité, d'amour et de loyauté à l'égard de ceux qui lui sont chers. Le peintre du chaos est un défenseur de l'amour et de la vie de famille.

A moins que tout ne soit dans son contraire: un paysage de rivières et de prairies contient en sourdine toutes les violences du monde et les soupirs d'une femme en train d'accoucher annoncent les douceurs de l'allaitement...

Yolande Coomans se veut le témoin fidèle des contradictions qui composent notre nature.

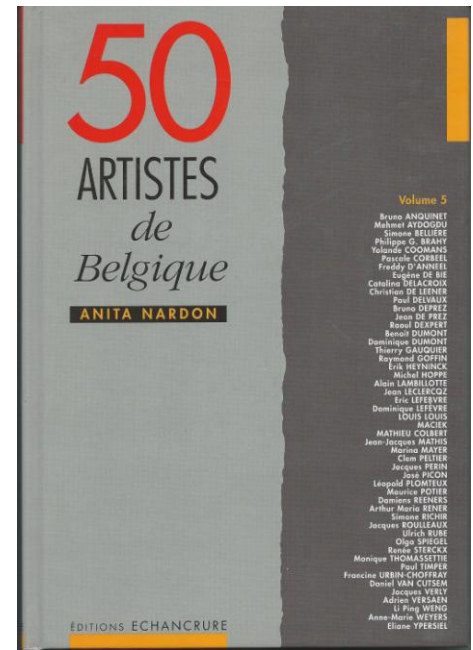
Olivier de Trazegnies
(in "L'Eventail", 1992)





YOLANDE COOMANS

La couleur pure



Elle a ce que l'on appelle du tempérament, autrement dit une forte personnalité. Ses supports préférés, ce sont les grands formats, mais dans les toiles moyennes, elle maintient une monumentalité dont elle ne se départit qu'au profit du visage humain.

Son inspiration naît de trois sources. La nature dans toute sa violence, ciel et mer déchaînés. Les mythes et légendes avec la présence imposante d'Antigone, de Mélisande, et le "Vol d'Icare" très peu conventionnel.

La troisième veine est celle du portrait, plus psychologique que physique, une sorte de "portrait à feu" qui met la personnalité à nu et imprime le caractère.

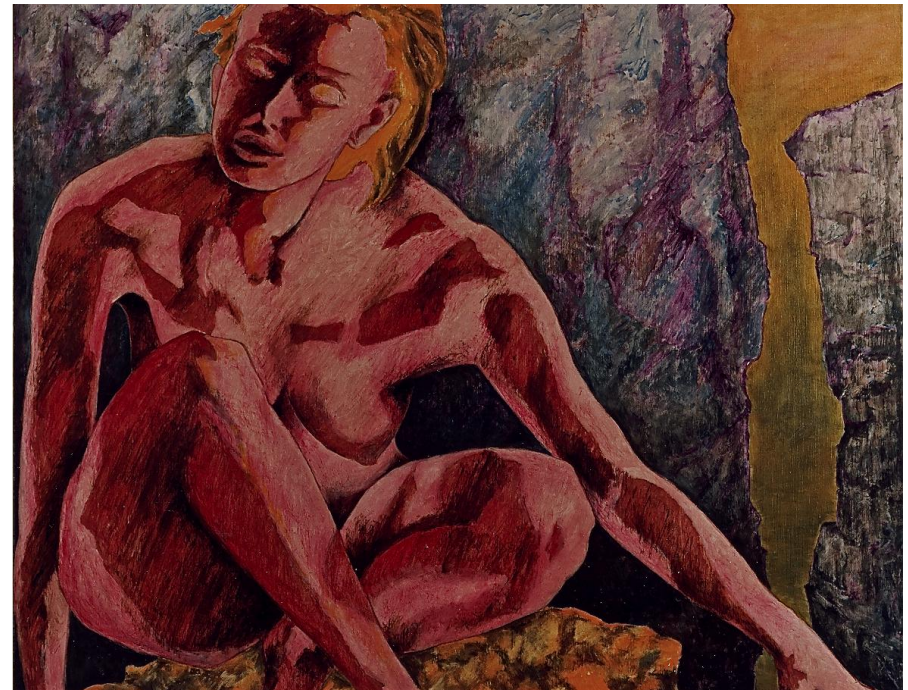
L'étude du visage humain permet à Yolande Coomans d'entrer en contact avec la vérité profonde des êtres, non pour scruter leurs défauts, mais pour souligner toute la puissance des talents refoulés et des aspirations étouffées par le milieu ambiant.

Les personnages mythologiques prennent chez elle un grand coup de jeune. Ils sont transposés dans la lumière de notre siècle, lumière fortement influencée par le néon et la vidéo. Nous ne regarderons plus jamais comme autrefois pour la simple raison que le cinéma et plus tard la télévision ont monté la couleur au quotidien et que la fluorescence a envahi notre spectre.

Le choix de Yolande Coomans n'a pas été calculé, sa perception naturelle l'oriente vers les tons francs, ce qui explique un penchant pour la couleur pure. Pas de mélanges de teintes chez elle, et si plusieurs tonalités s'avèrent nécessaires, elles seront bâties par glacis, jamais préparées sur la palette.

Les personnages de grandes dimensions, Antigone, Artemis, Ulysse, Leda, se trouvent matérialisées sur la toile avec des aspects de pierre, ce sont des femmes-roc, de véritables forces de la nature. Les corps féminins ont une solide ossature et semblent en parfaite harmonie cœur-esprit. Quant au "Vol d'Icare", il transforme le premier homme volant en fille imprudente, avec toute la charge de démesure que le mythe contient.

Il est aussi un "Mythe de la caverne" dont la lumière rayonne de l'intérieur, même si une faille dans le rocher laisse passer un rayon de soleil. Cette lumière qui émane des profondeurs de l'être revient fréquemment dans l'œuvre. Yolande Coomans est une artiste pleine de fougue et cependant nourrie aux sources de la poésie, d'où ce rayonnement qui irrigue la sensibilité. Présence duelle qui s'affirme également entre grandes et petites compositions.



Les visages interprétés au crayon ou à la plume ont plus de douceur; ils sont comme un condensé de l'aura de l'être surpris dans son intimité. Certains portraits peints reposent sur la synthèse des traits et du caractère du visage. S'il s'agit d'un portrait anonyme, tel le "Prisonnier de son temps", il n'est plus qu'un symbole à l'état pur. Ce sera l'homme de tous les lieux et exclusivement de notre siècle. Il concentrera sur lui les angoisses et les replis de la société actuelle.

La qualité de l'écriture picturale de Yolande Coomans a été maintes fois soulignée, sa force aussi ; son regard sur le monde mérite toute notre attention. Quant à la couleur pure, elle dramatise un constat ; l'étouffement de l'humain mis dès la naissance sur des rails imposés par une société sans âme.

Anita NARDON in « 50 artistes de Belgique »



*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.
La terre était informe et vide ;
les ténèbres couvraient l'abîme...*

EXPOSITION DE PEINTURES

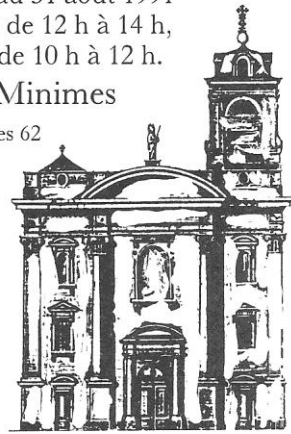
du 1^{er} juillet au 31 août 1991
tous les jours de 12 h à 14 h,
le dimanche de 10 h à 12 h.

Eglise des Minimes

Rue des Minimes 62
1000 Bruxelles

« Genesis »

Yolande
COOMANS



Un art difficile à classer mais est-ce vraiment nécessaire? L'œuvre de Yolande Coomans parle par elle-même. Ses peintures ne sont pas de tout repos. Elles dégagent une sensibilité qui nous émeut et parfois fait mal, nous éveillent et nous émerveillent. Des expressions violentes de la nature, des êtres humains traversés de souvenirs archaïques qui nous construisent, à la manière d'une femme qui engendre dans la douleur. C'est tout le paradoxe de l'art de Yolande Coomans: la nature n'est jamais aussi belle que dans ses explosions. L'homme n'est jamais aussi beau que dans ses extrêmes.

Ce maëlstrom de visages et de formes nous conduit vers un univers empli de sérénité. Le tremblement que nous ressentons au contact de ces oeuvres est bénéfique et bouleversant. Passé ce premier choc, reste une peinture heureuse qui inspire le bonheur.

Tous ceux qui ont réussi à garder dans ce monde technique une sensibilité aiguë se laisseront glisser sans heurts au sein de cet univers. L'artiste. Cette femme est douée d'une sensibilité hors du commun, une sensibilité d'artiste.

Dès lors, tout est possible, le pire comme le meilleur. Le pire serait ce fond de mièvrerie, de sentimentalité. Le meilleur étant la sublimation. L'artiste oublie sa condition, sa fonction dans la société pour se donner non pas à l'Art, non pas à l'homme mais à toute l'humanité. Le résultat est alors stupéfiant, à la limite de l'humain. Les hommes ne reconnaissent plus leur Amazone, les enfants leur mère. Les femmes d'aujourd'hui refusent nos présents, elles rejettent le collier et la laisse pour revendiquer leur indépendance. Mais l'indépendance ne s'offre pas, elle s'arrache !

Entre un homme et une femme, les relations sont inextricables. Cela s'est parfois terminé dans le sang, le plus fort écrasant l'autre. La singularité de Yolande Coomans: elle n'écrase personne. Elle cache son art sous un boisseau, pour ne pas nous aveugler. Amazone de l'Art, elle l'est mais aussi femme simplement, amante et mère, avec toute la charge d'humanité que cela suppose.



Depuis, elle vole de ses propres ailes, avec des hauts et des bas, du désespoir mais aussi un formidable bonheur car elle sait qu'elle est sur la bonne voie. Petit à petit Yolande Coomans retirera son boisseau, quand elle sentira que nous sommes prêts. C'est alors que la grande aventure commencera, pour elle comme pour nous.



Il fut un temps où l'atelier du peintre était un endroit banni pour la femme, elle n'y rentrait qu'en tant que modèle. Cette époque, pas si lointaine, est heureusement révolue, pour notre plus grand bien.



Ce que nous montre maintenant Yolande Coomans n'est qu'une petite part de son oeuvre. Que nous réserve-t-elle pour l'avenir? Regardez ce que vous avez sous les yeux et emplissez-vous de son bonheur.

Daniel van

WIEMES

(Eglise de la Trinité, Bruxelles, 1996)



UN ART SOLIDE ET CHARPENTE

En avril 1965, nous disions d'elle, dans *Le Phare*:
“**Yolande Coomans** fait ses débuts à la galerie de l'Angle Aigu. C'est une fille saine, enthousiaste, dévorée de la passion de peindre et qui met en ses toiles un poids appréciable de sensualité et de ferveur. Elle a encore beaucoup à apprendre et s'en rend compte, mais la chaleur de son élan, l'insolence de son coloris lui tiennent lieu d'expérience et de théorie.”

Depuis lors, elle a beaucoup travaillé, exposé un peu partout, s'est installée à Paris et compte parmi les artistes les plus solidement charpentés de notre petite terre de contradictions. La voici avec de grands personnages bien structurés, sortis dirait-on d'une mythologie volcanique, avec aussi des âmes poursuivant dans l'au-delà le rêve de leur vie, avec des portraits d'une gravité altière évoquant des personnalités affrontant avec défi les temps étranges où nous vivons. Nourrie d'images du monde, de tensions musicales, de souvenirs d'ateliers et de rencontres d'artistes, **Yolande Coomans** réalise une extraordinaire synthèse d'éléments créateurs dont l'équilibre suscite l'admiration et le respect

Stéphane REY
(in “**Le Soir**”, 1995)

L' ART AU JOUR LE JOUR



J'aime tout plein la peinture de Yolande Coomans. Fougue juvénile qui voudrait tout déranger pour tout refaire à sa guise. ("Femmes, disait Péguy, vous rangeriez Dieu même!"). C'est vrai qu'on n'est au mieux que dans un univers à soi. Brutalités délicates, qu'on ne retrouvera plus, quand on sera soi-même rangée.. En attendant, tout valse. Et la couleur là-dedans! mais ce violet pourpre, ce vert gorgé de jaune! où trouve-t-on ces magnificences insolentes? Mes compliments, Mademoiselle!

Hubert COLLEYE
(in "La Metropole" 1965)